

« Le nom de Dieu est miséricorde » : extraits du nouveau livre du pape François



En avant-première, extraits du nouveau livre du pape François sur la miséricorde dont la sortie mondiale, dans 84 pays, est prévue mardi 12 janvier.

« JE ME SUIS SENTI ACCUEILLI PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU EN ME CONFESSANT À LUI »

Pages 31 à 33

Je n'ai pas de souvenirs particuliers de l'époque où j'étais enfant. Mais de mon adolescence, si. Je pense au P. Carlos Duarte Ibarra, le confesseur que j'ai rencontré dans ma paroisse le 21 septembre 1953, le jour où l'Église célèbre saint Matthieu apôtre et évangéliste. J'avais 17 ans. Je me suis senti accueilli par la miséricorde de Dieu en me confessant à lui. Ce prêtre était originaire de Corrientes, mais il se trouvait à Buenos Aires pour soigner sa leucémie. Il est mort l'année suivante. Je me souviens encore que, après ses funérailles et son enterrement, en rentrant chez moi, je me suis senti comme abandonné. Et j'ai beaucoup pleuré ce soir-là, beaucoup, caché dans ma chambre. Pourquoi ? Parce que j'avais perdu une personne qui me faisait sentir la miséricorde de Dieu, ce « *miserando atque eligendo* », une expression que je ne connaissais pas, à l'époque, et que j'ai choisie, par la suite, pour devise épiscopale.

Je l'ai retrouvée plus tard, dans les homélies du moine anglais saint Bède le Vénérable qui, parlant de la vocation de Matthieu, écrivait : « *Jésus vit un publicain, et comme Il le regardait avec un sentiment d'amour, et le choisit, Il lui dit : "Suis-moi".* » C'est ainsi que, généralement, on traduit l'expression de saint Bède. Mais moi, je préfère traduire *miserando* par un gérondif qui n'existe pas : « en miséricordant », en lui donnant sa miséricorde. Donc, « *en le miséricordant et en le choisissant* », pour décrire le regard de Jésus qui offre Sa miséricorde et qui choisit (...)

« J'AI UNE RELATION SPÉCIALE AVEC CEUX QUI VIVENT EN PRISON »

Pages 61 à 64

J'ai lu, dans le dossier du procès en béatification de Paul VI, le témoignage d'un de ses secrétaires auquel le pape avait confié ceci : « *J'ai toujours considéré comme un grand mystère de Dieu le fait de me trouver dans la misère, et de me trouver aussi face à la miséricorde de Dieu. Moi, je ne suis rien, je suis misérable. Dieu le Père m'aime, Il veut me sauver, Il veut me tirer de cette misère où je me trouve, mais je suis incapable de faire cela par moi-même. Alors Il envoie Son Fils, un Fils qui apporte justement la miséricorde de Dieu, traduite en acte d'amour à mon égard... Mais pour cela, il faut une grâce particulière, la grâce d'une conversion. Je dois reconnaître l'action de Dieu le Père à travers Son Fils, à mon égard. Une fois que j'ai reconnu cela, Dieu agit en moi à travers Son Fils.* » C'est une très belle synthèse du message chrétien.

Et que dire de l'homélie avec laquelle Albino Luciani a inauguré son épiscopat à Vittorio Veneto, en soutenant que le choix était tombé sur lui parce que certaines choses, au lieu de les écrire dans le bronze ou le marbre, le Seigneur préférerait les écrire dans la poussière : de sorte que, si l'écriture restait, il aurait été clair que le mérite en revenait entièrement, et uniquement, à Dieu. Lui, l'évêque, le futur pape Jean-Paul Ier, se définissait comme « *poussière* ».

Je dois dire que, lorsque je parle de cela, je pense toujours à ce que Pierre a dit à Jésus le dimanche de sa résurrection, quand il l'a rencontré seul. Une rencontre à laquelle fait allusion l'évangéliste Luc (XXIV, 34). Qu'est-ce que Simon a bien pu dire au Messie qui venait de ressusciter du tombeau ? Peut-être Lui a-t-il dit qu'il se sentait un pécheur ? Peut-être a-t-il pensé au reniement, à ce qui s'était passé quelques jours auparavant quand, par trois fois, il avait feint de ne pas Le reconnaître, dans la cour de la maison du grand prêtre ? Peut-être a-t-il pensé à ses larmes amères et publiques. Si Pierre a fait cela, si les Évangiles nous décrivent son péché, son reniement et si, malgré tout cela, Jésus lui a dit : « *Paissez mes agneaux* » (Jn, XXI, 16), je ne crois pas que l'on doive s'étonner si ses successeurs aussi se définissent comme des « *pécheurs* » Ce n'est pas une nouveauté.

Le pape est un homme qui a besoin de la miséricorde de Dieu. Je l'ai dit sincèrement, y compris devant les détenus de Palmasola, en Bolivie, devant ces hommes et ces femmes qui m'ont accueilli avec chaleur. Je leur ai rappelé que saint Pierre et saint Paul aussi avaient été des prisonniers. J'ai une relation spéciale avec ceux qui vivent en prison, privés de leur liberté. J'ai toujours été très attaché à eux, justement à cause de la conscience que j'ai d'être un pécheur. Chaque fois que je franchis le seuil d'une prison, pour une célébration ou pour une visite, je me demande toujours : pourquoi eux et pas moi ? Je devrais être ici, je mériterais d'y être. Leurs chutes auraient pu être les miennes, je ne me sens pas meilleur que ceux qui sont en face de moi. Et je me retrouve donc en train de répéter et de crier : pourquoi lui et pas moi ? Cela peut scandaliser, mais je me console avec Pierre : il avait renié Jésus, et il a quand même été choisi. (...)

« LA JOIE DE LA FÊTE EST L'EXPRESSION DE LA MISÉRICORDE »

Pages 72 à 73

(...) L'Église condamne le péché parce qu'elle doit dire la vérité : ceci est un péché. Mais en même temps, elle embrasse le pécheur qui se reconnaît tel, elle est proche de lui, elle lui parle dans l'infinie miséricorde de Dieu. Jésus a pardonné même à ceux qui L'ont crucifié et méprisé.

Nous devons revenir à l'Évangile. Dans celui-ci, il n'est pas seulement question d'accueil ou de pardon, mais de « fête » pour le retour du fils. La joie de la fête est l'expression de la miséricorde, qu'exprime parfaitement l'Évangile selon saint Luc : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de conversion » (Lc, XV, 7). Il ne dit pas : s'il devait rechuter, revenir en arrière, accomplir de nouveaux péchés, qu'il se débrouille tout seul ! Jésus a dit : « soixante-dix fois sept » (Mt., XVIII, 22).

Au fils aîné du père miséricordieux, il a été permis de dire la vérité sur ce qui s'est passé, même s'il ne comprenait pas, y compris parce que, quand l'autre frère a commencé à s'auto-accuser, il n'a pas eu le temps de parler : son père l'a arrêté et embrassé. C'est parce que le péché existe, parce que notre nature humaine est blessée par le péché originel, que Dieu, qui a donné Son Fils pour nous, ne peut que se révéler à travers la miséricorde. (...)

« C'EST CE RAI DE LUMIÈRE QUI A LAISSÉ ENTRER LA FORCE DE DIEU »

Pages 101 à 103

La corruption est le péché qui, au lieu d'être reconnu en tant que tel et de nous rendre humbles, est érigé en système, devient une habitude mentale, une manière de vivre (...). Jésus dit à Ses disciples : si ton propre frère t'offense sept fois par jour, et revient te voir sept fois par jour pour te demander pardon, pardonne-lui. Le pécheur repent, qui tombe, puis retombe dans le péché en raison de sa propre faiblesse, trouve de nouveau le pardon s'il reconnaît son besoin de miséricorde. Le corrompu, en revanche, est celui qui pêche et ne s'en repent pas, celui qui pêche et feint d'être chrétien, et dont la vie est scandaleuse.

Le corrompu ignore l'humilité, ne considère pas qu'il a besoin d'aide et mène une double vie. En 1991, j'avais consacré à ce sujet un long article, publié sous forme de petit livre, *Corrupción y pecado* (1). Il ne faut pas accepter l'état de corruption comme si ce n'était qu'un péché de plus : même si l'on identifie souvent la corruption au péché, il s'agit, en fait, de deux réalités distinctes, bien qu'elles soient liées. Le péché, surtout s'il est réitéré, peut conduire à la corruption, pas tant quantitativement – dans ce sens qu'un certain nombre de péchés font un corrompu – que qualitativement : on crée des habitudes qui limitent la capacité d'aimer, et qui conduisent à la suffisance. Le corrompu se lasse de demander pardon et finit par croire qu'il ne doit plus le demander. On ne se transforme pas en corrompu du jour au lendemain : il y a une longue dégradation, au cours de laquelle on finit par ne plus s'identifier à une série de péchés.

Quelqu'un peut être un grand pécheur et, néanmoins, ne pas tomber dans la corruption. (...) Je pense, par exemple, aux personnages de Zachée, de Matthieu, de la Samaritaine, de Nicodème, du bon larron : dans leur cœur de pécheur, tous avaient quelque chose qui les sauvait de la corruption. Ils étaient ouverts au pardon, leur cœur connaissait sa propre faiblesse et c'est ce rai de lumière qui a laissé entrer la force de Dieu.

En se reconnaissant tel, le pécheur, d'une certaine façon, reconnaît que ce à quoi il a adhéré, ou adhère, est erroné. Alors que le corrompu, lui, cache ce qu'il considère comme son véritable trésor, ce qui le rend esclave. (...)

(1) *Guérir de la corruption, Éditions Embrasure, 2014*

Extrait du livre « Le nom de Dieu est miséricorde », conversation avec Andrea Torielli, Robert Laffont/Presses de la Renaissance, 168 p., 15 €